

L'AUTOMNE

*C'est l'automne qui vient, l'air morose et pleureur,
Arracher follement chaque feuille à sa tige,
Pour la semer en un si douloureux vertige
Sur les bords du chemin, mourante de terreur !*

*Le ciel d'azur qu'hier aimait le laboureur
Du soleil printanier n'a gardé nul vestige,
Et les chants amoureux du merle qui coltège
Se sont tus lentement, tristes, mais sans aigreur.*

*Les lourds nuages gris, trop gonflés de leurs pleurs,
Semblent des cœurs blessés, meurtris par les douleurs,
Epanchant leurs chagrins en des ruisseaux de larmes.*

*Et mon âme entendant le râle de l'été,
Voyant s'enfuir hélas ! mon rêve avec ses charmes,
Pleure le lys flétri par le vent emporté !*

ALBERT LOZEAU.

Montréal, octobre 1899.

LARMES ET SOURIRES

La Toussaint avec ses hymnes de fête et ses chants de deuil nous donne et les hautes leçons de la mort et les radieuses espérances de notre immortalité.

Qu'est-ce que la vie sur la scène mouvante du monde ?

La vie ?... Mais, c'est l'oiseau qui passe emporté par le vent ;... c'est le navire qui disparaît sans laisser aucun vestige de son sillage... c'est une légère écume que disperse la tempête... c'est une fleur, enfin à peine sortie de terre et bientôt brisée par l'orage...

J'embrasse d'une vue d'ensemble toutes ces vies humaines qui s'agitent à la surface de la terre...

Et, j'y aperçois des générations vivantes qui se poussent vers la tombe, semblables à ces flots agités qu'un mouvement non interrompu entraîne vers l'abîme...

J'interroge tout ce qui a vécu et passé avant moi... et il me semble voir ces ombres se lever de leur sépulcre, prendre une poignée de cette poussière qui fut leur corps et la jeter au vent qui siffle sur leur tombe en s'écriant : " La vie ! La voilà, un peu de poussière emportée par un souffle..."

Mais, peut-être vous n'avez pas assez vécu...

Comment songer à la mort, quand on sent couler dans ses veines un sang généreux, quand le cœur, par des palpitations réglées, mesure le temps, et que la jeunesse semble mettre sur nos traits comme un reflet d'immortalité ?...

Alors, on s'abandonne sans retenue aux illusions, et la tête haute, le pied ferme sur le sol croulant, on s'écrie : " A moi la vie ! "

" A moi la vie ! " Mais hélas ! Le genre humain n'est pas une forêt où l'on ne marque d'une hache sinistre que les arbres mûrs, prêts à tomber sous la hache des bûcherons...

Tout y est marqué...

Marqué l'enfant que la mère berce entre ses bras et endort sur son sein... marqué l'adolescent dont l'intelligence s'illumine et le cœur s'éveille à la vie... marquée la folle créature qui voit s'ouvrir devant elle les portes de la vie mondaine... marqué l'ardent jeune homme qui cherche une place au soleil... marqué l'homme mûr, le sage, le fort... marqué le lutteur intrépide qui aspire au repos d'une vieillesse paisible... Nous sommes tous marqués...

S'il est un bonheur ici-bas qui devrait, ce ne semble jamais finir, c'est le bonheur des affections pures, celles que Dieu lui-même a bénies.

Ceux qui s'aiment devraient partir ensemble comme les oiseaux voyageurs... Mais non, active et impitoyable moisonneuse, la mort ne connaît pas de tendresses. C'est pour elle une double joie quand, en emportant une victime, elle blesse à fond un cœur vivant.

La cruelle ne nous a pas épargnés... Et lorsque, passant près des arbres des belles forêts de notre pays, on entend tomber l'une après l'autre leurs feuilles

flétries, et qu'on les voit frissonnantes s'en aller où les pousse le vent, on se dit le cœur navré : Ainsi tomberont tour à tour ceux que j'aime ici-bas, jusqu'à ce que, détaché de la vie, je laisse un vide quelque part et que ma voix ne réponde plus aux voix qui m'appellent.

Et pourtant, je sens sur mon front passer un souffle immortel... Notre intelligence si lumineuse ira donc sombrer dans la nuit ?... Notre cœur si grand se brisera à jamais ?... Le ciel qui s'ouvre sur ma tête laisse passer un rayon d'immortalité. Ces élans vers l'infini ne sont pas des chimères sans certitude et sans lendemain...

J'ai cherché ici-bas la lumière pure et sans ombres ; et je ne l'ai point rencontrée...

J'ai cherché la vie, et l'ai sentie croître en moi ; mais elle m'échappera à son tour...

Est-ce la fin ?...

Oh ! non...

Lorsque le temps ne sera plus, orsque l'éternité aura scellé mon tombeau, je reverrai mon Dieu de la terre des vivants et je trouverai en Lui ce que j'ai cherché : la lumière, l'amour, une vie immortelle et inépuisable...

L'abbé E. MACHET.

NOS GRAVURES

Nos gravures sont consacrées à la guerre actuelle, cette sanglante injustice de l'Angleterre qui, par cette vilénie, s'est mise au ban des nations civilisées.

Nous reproduisons le portrait du président Kruger et de son épouse : du général Joubert, commandant des armées des Boers ; une vue de la petite ville de Johannesburg, au Sud de Pretoria ; un convoi de vivres dans les montagnes ; une vue de Durban ou Port Natal ; enfin, une troupe de Boers en marche vers la frontière.

Dieu punit l'injustice des nations comme celle des hommes ; seulement, il punit les nations ici-bas, tandis que l'homme peut être puni après sa mort ou de son vivant. Peut-être la génération actuelle assistera-t-elle au châtement de l'Angleterre.

LE GÉNÉRAL JOUBERT

Bizarre physionomie que celle de Petrus-Jacobus Joubert, général en chef de l'armée transvaalienne. A la fois fermier et homme d'Etat, il représente le type du véritable Boer, bien qu'il soit en réalité lui-même un Utlander d'origine, étant né à Tango, dans la colonie du Cap, il y a tout près de soixante-huit ans.



D'abord conseiller général de la République sud-africaine, il travailla pendant de longues années de concert avec le président Kruger, à l'indépendance de son pays. Il vint plusieurs fois en Angleterre à ce sujet, vers 1879, et fit preuves de brillantes qualités

de diplomate dans les entrevues, désormais historiques, qu'il eut avec M. Gladstone et sir Bartle Frere, commissaire du gouvernement britannique.

Mais l'accord intervenu devait être bien précaire, puisque deux ans plus tard sir George Colley, commandant alors les troupes anglaises de la colonie du Cap, recevait l'ordre de tenter un coup de force sur Pretoria. C'est alors que Joubert se révéla général.

Le 28 janvier 1881, il culbutait les " red jackets " à Laings Nek ; le 8 février, sur les rives de l'Ingogo et le 27 du même mois il leur infligeait, à Majuba, une défaite terrible dont l'amour-propre de nos voisins n'est pas encore relevé. Le général Joubert avait préparé et dirigé en personne toutes les opérations militaires, et quand, après avoir chassé l'agresseur du territoire transvaalien, il revint dans la capitale avec ses quinze mille Boers, peu s'en fallut qu'on ne le nommât tout de suite président de la République sud-africaine.

Il s'occupa alors d'organiser sérieusement l'armée. Le pays fut partagé en dix-sept subdivisions, et il mit à leur tête des officiers dont il avait pu apprécier la valeur. Chaque division comprend une vingtaine de compagnies, unité primordiale du contingent transvaalien ; les compagnies sont sur le pied de guerre de cent hommes environ.

Les services de l'intendance, des renseignements et les états-majors, furent constitués par le général Joubert avec un extrême souci de ne rien livrer au hasard. Pour ne citer qu'un détail nous dirons que la mobilisation de l'armée toute entière, y compris les réserves, a pu s'effectuer, lors d'une expérience récente, en quarante-huit heures.

UN SOUVENIR DE MENTANA

Un touchant souvenir nous est parvenu ces jours-ci à propos de l'anniversaire de Mentana (3 novembre 1867).

Il y a quelques années, un ancien capitaine aux Zouaves Pontificaux, M. Ledieu, qui combattit pendant dix ans sous le drapeau du Pape, présentait lui-même à la vêture religieuse une de ses filles.

En donnant son enfant au bon Dieu, l'ancien soldat sentait son cœur saigner, une larme lui montait par instant aux yeux. Mais son sacrifice noblement accompli, il reprenait sa franche gaieté des anciens jours, et nous racontait cette touchante histoire :

C'était à Mentana, au plus fort de la bataille. Le capitaine Ledieu commandait sa compagnie, lorsqu'un caporal de l'arrière-garde vint tout-à-coup lui annoncer qu'un événement d'une certaine gravité se passait, dans un ravin, à quelques centaines de mètres de là.

Le capitaine ne pouvait quitter son poste, mais le caporal insistait pour qu'il le suivit.

Fatigué de cette obsession, l'officier cède et court vers l'endroit qui lui était indiqué.

Un spectacle singulier frappe alors ses regards. Deux zouaves étaient en adoration auprès des cadavres de quatre Garibaldiens qu'ils venaient de coucher dans la poussière.

— Que faites-vous donc ? s'écrie le capitaine. On n'adore que Dieu, mais pas de pareils gredins !...

— Mais, mon capitaine, avancez et voyez !...

Près de ces malheureux étaient épars des vases sacrés, récemment volés, et une custode qui renfermait l'Hostie Sainte.

C'est devant cette Hostie que les zouaves étaient en adoration.

— Caporal, s'écrie le capitaine, qui s'était agenouillé un instant à l'exemple de ses hommes, portez le Saint-Sacrement à l'aumônier qui est à quelques kilomètres d'ici. Il faut traverser le feu de l'ennemi !

Le soldat se récrie qu'il n'est pas prêtre, qu'il est indigne de porter le bon Dieu, qu'il n'a même pas le droit de le toucher...

Le capitaine perd patience et se fâche :

— Tu seras prêtre pour la circonstance, va et accomplit vite ta mission !

Le caporal prend alors respectueusement le Saint-